

Raoul Dufy (1877-1953), sa polyarthrite, la cortisone et l'aspirine : du bonheur à la tragédie

par Patrice Queneau



Fig. 1. Photo parue dans *Life Magazine*, le 12 décembre 1949.

RÉSUMÉ

Raoul Dufy incarne l'ivresse des couleurs, la gaité, la spontanéité, la joie de vivre. Hélas il va être atteint, comme Renoir, d'une polyarthrite rhumatoïdale très handicapante. Il marche avec des béquilles, est très gêné pour peindre. Après avoir reçu tous les traitements disponibles à l'époque, bien peu efficaces, un miracle se produit : grâce à des photos publiées dans la revue *Life Magazine* en 1949, des rhumatologues de Boston, pionniers dans l'utilisation de la cortisone, découvrent sa détresse et l'invitent à se rendre à Boston pour tenter ce traitement. Dès les premières injections, la cortisone fait merveille. Dufy remarque, ses mains reprennent vigueur ! Hélas le rêve devient tragédie lorsqu'il succombe le 25 mars 1953 à Forcalquier à une hémorragie intestinale massive, probablement consécutive à son traitement.

SUMMARY

Raoul Dufy embodies the richness of colors, cheerfulness, spontaneity, and the joy of living. Unfortunately, like Renoir, he will be afflicted with a severely disabling rheumatoid arthritis. He walks with crutches and is greatly hindered in his ability to paint. After receiving all available treatments at the time, which were largely ineffective, a miracle occurs: after the publication of several photos in Life Magazine in 1949, rheumatologists from Boston, pioneers in the use of cortisone, discover his distress and invite him to Boston to try this treatment. From the first injections, cortisone works wonders. Dufy walks again, his hands regain strength! Unfortunately, the dream turns into tragedy when he succumbs on March 25, 1953, in Forcalquier, to a massive intestinal hemorrhage, likely as a result of his treatment.

Né le 3 juin 1877 au Havre, Raoul Dufy incarne l'ivresse des couleurs, la gaité, la spontanéité, la joie de vivre : une peinture radieuse, imprégnée de sa Normandie, du port du Havre, de la Baie et des plages de Sainte-Adresse, des courses de chevaux, dont il se délecte pendant sa jeunesse. Après des études artistiques au Havre et à Rouen, il tente l'aventure parisienne en 1899 grâce à une bourse de la Ville du Havre et s'inscrit à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts. En 1901, il est impressionné par Albert Marquet puis, bouleversé par le tableau de Matisse *Luxe, calme et volupté*, délaisse l'impressionnisme de ses débuts pour se rallier au fauvisme. Il épouse en 1911 Eugénie Brisson, dite Emilienne, et s'installe en 1911 dans son atelier impasse de Guelma, au pied de la Butte Montmartre, dont il fait peindre les murs en bleu, une de ses couleurs mythiques.

Hélas, ce bonheur va se gâter avec l'installation d'une polyarthrite rhumatoïde. Autrefois appelée polyarthrite chronique évolutive, c'est un rhumatisme très douloureux, qui touche et déforme de nombreuses articulations dont celles des mains.

Dufy sur des béquilles

Dès 1935, âgé de 58 ans, Raoul Dufy est très handicapé, malgré les traitements associant aspirine, anti-inflammatoires et antalgiques, de moins en moins efficaces. Il sera en outre l'un des premiers à bénéficier d'un traitement par les sels d'or, initialement prescrit par le Dr Jacques Forestier (1880-1978) et qui soulagèrent temporairement ses douleurs (Cf. Encadré).

Cependant, ses douleurs vont réapparaître, redevenir lancinantes et ses mains se détériorer. Aussi, trois ans après avoir

LE TRAITEMENT PAR LES SELS D'OR

Raoul Dufy fut l'un des premiers patients à bénéficier, et ceci pendant plusieurs années, d'un traitement par les sels d'or : utilisés initialement comme traitement de la tuberculose, leur emploi dans la polyarthrite fut une découverte mondiale, attribuée à juste titre au rhumatologue français Jacques Forestier (1880-1978), à Aix-les-Bains en 1929. Ce traitement de la polyarthrite rhumatoïde par les sels d'or fut en effet présenté par Forestier, à partir des 15 premiers malades de sa série, dans une communication historique, le 1^{er} mars 1929, devant la Société Médicale des Hôpitaux de Paris. Cette communication fut suivie d'un article publié dans *The Lancet*, le 27 février 1932. (Informations confirmées par le Dr Romain Forestier, son petit-fils, qui est lui aussi rhumatologue à Aix-les-Bains.)

réalisé la fresque monumentale intitulée *Fée Électricité*¹, Dufy se décide à quitter la région parisienne, en 1940, pour le sud de la France. Il choisit alors de s'installer à Céret, dans le Roussillon à l'ombre des platanes, dans le cadre magique de la lumière du midi qui avait attiré dès le début du siècle des peintres tels que Braque, Picasso, Chagall, Soutine, le compositeur Camille Saint-Saëns,

¹ La *Fée Électricité* de Raoul Dufy, fruit d'une expérience immersive unique, est l'une des plus grandes peintures au monde. Elle a nécessité la contribution d'une centaine de peintres dont celle de son frère, Jean Dufy. Cette composition de quelque 600 m² a été réalisée en quatre mois, au cœur même du Musée d'Art Moderne de Paris, pour l'Exposition Universelle de 1937.

les poètes Max Jacob, Jean Cocteau... Malgré les soins attentifs de plusieurs médecins et les bénéfices de cures thermales (à Vernet-les-Bains, Thuès-les-Bains et Amélie-les-Bains), la polyarthrite de Dufy s'aggrave et le désespère. Comme l'a signalé Claude Lamboley en 1999, l'Arlequin du musée d'Art Moderne de la ville de Paris, peint en 1943 (Fig. 2), représente un personnage avec « des mains dont les doigts sont bosselés, comme déformés par l'arthrite (...) ce qui pourrait signifier une certaine obsession de la maladie. » (1)

Un article dans *Life Magazine*, le 12 décembre 1949

Le hasard fait parfois bien les choses. Voici que *Life Magazine* consacre le 12 décembre 1949 un article consacré à la peinture française. Passionnés d'art, deux médecins américains, Freddy Homburger et Charles D. Bonner, y découvrent une photographie de Raoul Dufy révélant ses déformations extrêmes des mains (Fig. 1).

Ils décident d'écrire à Dufy pour lui proposer de venir à Boston afin d'essayer leur nouveau traitement contre la polyarthrite, encore non commercialisé : la cortisone. Cette hormone, découverte en 1933 par Kendall, Reichstein et Hench, était surtout utilisée jusqu'ici pour soutenir l'éveil des pilotes américains pendant la deuxième Guerre mondiale.

En fait, F. Homburger et C. D. Bonner viennent de lancer un travail expérimental sur l'ACTH (l'hormone adreno-corticotrope, de *l'Armour Company*) et la cortisone, des laboratoires *Merck*, utilisés principalement en cancérologie, dans le cadre d'une recherche



Fig. 2. Raoul Dufy, *L'Arlequin*, 1943.

menée pour le *Tufts University Cancer Research and Cancer Control Unit*. Or, l'idée des docteurs F. Homburger et C. D. Bonner était d'ouvrir l'expérimentation à des malades atteints de polyarthrite. Raoul Dufy sera, selon ces auteurs, le troisième malade porteur d'une polyarthrite à recevoir ces hormones dans le cadre de cette « première étude clinique », ce que précisera dans le détail leur article paru en 1979, soit 26 ans après la mort du peintre, dans le *New England Journal of Medicine* (3).

Tenant à peine debout, Dufy ose tenter l'aventure. Il quitte le Roussillon, puis, après un court séjour dans son atelier à Paris, gagne Le Havre le 10 avril 1950, avant de s'embarquer le lendemain pour New-York à bord du paquebot *De Grasse*. Arrivé à New-York le

20 avril 1950, il est conduit quelques jours plus tard au *Jewish Hospital* de Boston où l'attendent ses médecins.

Raoul Dufy à Boston et le triomphe de la cortisone

Le traitement instauré par les rhumatologues précités est ainsi conduit : 3 injections quotidiennes intra-musculaires d'ACTH ainsi réparties : 40 mg à 9 heures, 40 mg à 13 heures et 20 mg à 17 heures (2, 3). Ce traitement sera continué du 29 avril au 12 mai 1950. Les injections sont ensuite limitées à 5 jours par semaine. À partir du 1^{er} juin, le protocole sera le suivant : 100 mg de cortisone par jour (en deux injections intra-musculaires), avec une association à l'ACTH les samedis et dimanches (50 mg). Un régime hyposodé est institué, avec apport de potassium sous surveillance électrolytique. Afin de ne pas aggraver l'ostéoporose existante, il est aussi prescrit de la vitamine D associée à des œstrogènes.

Stupeur et miracle ! Dès les premières injections, la cortisone fait merveille. Assez rapidement, Dufy est enfin soulagé de ses douleurs articulaires ! Il remarque et voilà que ses mains reprennent vigueur ! Il peut même à nouveau presser ses tubes de couleurs sans aide, ce qu'il ne faisait plus depuis longtemps. Raoul Dufy se remet à peindre avec passion. Assis dans son fauteuil, il jouit du spectacle de Boston, qui lui inspire de gracieuses aquarelles.

Malheureusement, six mois après le début du traitement, un abcès se développe au niveau de la fesse, sur le site des injections intra-musculaires, ce qui conduit à l'évacuation de pus par voie chirurgicale avec injection *in*

situ de pénicilline. Un traitement antibiotique par voie générale est également prescrit, associant pénicilline et streptomycine. Cependant, le germe en cause est un staphylocoque doré qui s'avéra résistant à la pénicilline. Le traitement antibiotique en cours est alors remplacé par l'administration de chloramphénicol et d'oxytétracycline. Après plusieurs récives, une nouvelle évacuation chirurgicale est pratiquée le 29 décembre 1950, retirant environ 800 ml de pus.



Fig. 3. Aquarelle représentant des anémones, avant le traitement.



Fig. 4. Autre aquarelle réalisée après le traitement... où l'on voit que le trait est plus assuré.

Dufy, premier « patient partenaire » à enseigner les mérites de la cortisone

L'abcès étant cicatrisé, Dufy se remet à peindre avec une énergie rythmée par les injections d'ACTH et de cortisone. Au point que les rhumatologues demandent à Dufy de témoigner de l'effet du traitement lors d'un congrès international de rhumatologie. Dufy accepte, monte sur l'estrade, se met à peindre en face des congressistes, lesquels sont stupéfaits par la différence de la qualité du trait de ses dessins lorsqu'il dessine *avant* et *après* l'injection de cortisone (Fig. 3 et 4).

De même, les médecins de Boston relèvent aussi une différence dans l'écriture de Dufy avant et après l'introduction d'hormones (Fig. 5).

*Je vous remercie de ma
joie de vous connaître
ainsi que votre femme
et vous envoie mes
sentiments très affectueux
Raoul Dufy*

*Mes rhumatismes
finiront par être une bonne
affaire. Nous nous
embrassons tous les deux
Raoul Dufy*

Fig. 5. Échantillons d'écriture manuscrite de Raoul Dufy, avant (en haut) et après le traitement (en bas).

Dufy se montre en outre très coopérant et s’amuse à dessiner des moments de sa vie à l’hôpital (Fig. 6 et 7).



Fig. 6. Croquis de Raoul Dufy à la plume sur un dessous de plat d’hôpital : « Le Dr. Bonner (La prise de sang) ».



Fig. 7. Croquis de Raoul Dufy à la plume : « Le Dr. Homburger ».

Son état de santé lui ayant permis de quitter Boston, Dufy retourne à New-York dont le port le fascine (*Le Port de New-York au soleil rouge*, Musée Cantini, Marseille), de même que le Pont de Brooklyn. À la demande de Gilbert Miller, il exécute des maquettes à l’aquarelle pour la pièce *Ring around the Moon* que Jean Anouilh doit monter à New York comme le rapporte l’historienne de l’art Dora Perez-Tibi dans son excellent livre sur Dufy (4).

Dufy reprend en outre de mémoire certains de ses anciens thèmes, notamment des orchestres ou ses célèbres cargos. Louis Carré lui organise en janvier-février 1951, dans sa galerie new-yorkaise, 712 Fifth Avenue, une exposition au profit de la *Arthritis and rheumatism foundation*, en témoignage de gratitude : y sont réunis vingt-deux aquarelles de New-York et de Boston, les maquettes pour Miller et cinq portraits, dont celui du Dr Freddy Homburger (4).

Le départ pour l’Arizona

En février 1951, Dufy quitte New-York pour Tucson (Arizona), recommandée pour son climat sec. Le spectacle des musiciens ambulants l’amène à peindre une série intitulée *L’Orchestre mexicain* aux accents colorés (Fig. 8). Son goût de la fête le pousse à partager la liesse populaire dans *Parade à Tucson*, comme dans le *Rodéo à Tucson*, qui ravivent son amour du cheval et des courses.



Fig. 8. Raoul Dufy, *L’orchestre mexicain*, 1951.

Optimiste, il écrit le 10 mai 1951 au Dr Bernard Nicolau (5) : « 90 % d’amélioration de l’état rhumatismal. La dose de cortisone est minime : 50 mg par jour avec 2 à 4 aspirines ».

et une paire de béquilles me maintiennent dans une position acceptable ; trois ou quatre heures de travail par jour, environ une heure de promenade en trois à quatre fois et deux séances de gymnastique des bras, le tout agrémenté de quelques pilules : calcium, vitamine, prémarin (médicament à base d'œstrogène pour lutter contre l'ostéoporose cortisonique), métadrine (pour lutter contre la prise de poids ?), potassium, alimentation autant que possible sans sel ».

Et Raoul Dufy de confirmer son amélioration dans une lettre adressée le 13 mai 1951 au Dr Homburger : « Pour moi, tout

va bien, 50 mg de cortisone par jour, un peu de sel, environ une heure de marche vers 4 à 5 heures, un appétit féroce, un bon sommeil, deux à trois heures de peinture avec un repos chaque heure. Mais ma peinture va très bien, vraiment ; est-ce la cortisone ou les hormones ? Mais je peins en ce moment des sujets que j'ai étudiés quand j'étais jeune et qui ne m'avaient plus satisfait depuis longtemps. Sur des choses construites à la manière de Cézanne, j'ai ajouté des couleurs pures de mon cru que je cherchais en vain depuis plus de 30 ans. Est-ce une renaissance ou un chant du cygne, fauvisme ou, dans l'excitation du travail réussi, une erreur de mes sens abusés ! » (3).



Fig. 9. Raoul Dufy, *La Cortisone* (1951). Publicité médicale des laboratoires Roussel dans les années 1970.

C'est à cette période que Dufy, à la vitalité retrouvée, tient à rendre hommage à son traitement salvateur, sous la forme d'une aquarelle qu'il intitule « *La Cortisone* » (Fig. 9).

Retour à Paris le 26 juillet 1951, puis triomphe à Venise

Rentré à Paris dans son atelier de l'impasse de Guelma, Dufy est suivi par le Professeur René Fauvert², endocrinologue, qui poursuit le traitement. D'autres médecins viennent le voir, certains par curiosité pour voir le « cortisoné » ! Il écrira le 18 janvier 1952 au docteur Nicolau (5) : « *La santé n'est pas mauvaise...*

² Le Professeur René Fauvert (1903-1991), titulaire de la chaire de biologie médicale de Paris, participera en 1956 avec les Professeurs Robert Debré et Jean Dausset au Plan de réforme de l'enseignement médical

j'ai maintenu la diminution de la dose à 37 mg au lieu de 50 et je m'en trouve bien. Cette semaine je suis sorti : boîte de nuit, souper chez Maxim's et théâtre, champagne et pied de cochon grillé, tout cela m'a semblé très bon ».

Surtout, Dufy va mettre son énergie retrouvée à préparer la grande rétrospective que lui organise son ami Pierre Courthion au Musée d'Art et d'Histoire de la Ville de Genève (14 juin au 28 septembre 1952). C'est un immense succès. Plus encore, le triomphe viendra de l'exposition de quarante et une de ses œuvres dans une salle réservée, au Pavillon Français de la XXVI^e Biennale de Venise où Dufy représente la France. Dans son article paru dans le Figaro du 16 juin 1952, le journaliste André Waarnod souligne combien « *Raoul Dufy a fait triompher les couleurs françaises à la Biennale de Venise* » où va lui être remis au Palazzo Gritti, où réside Dufy, le grand prix international de Peinture de la Biennale, l'emportant sur Fernand Léger qui allait l'obtenir l'année suivante (4).

Septembre 1952 : installation à Forcalquier et dernier « Cargo noir »

Cependant, le climat parisien convient mal à Dufy. Il envisage de retourner dans le Roussillon avant d'y renoncer par peur de la tramontane, cette « marinade » aux accès furieux ! Il lui vient l'idée de téléphoner à



Fig. 10. Raoul Dufy, *Hommage à Claude Debussy* (1952).



Fig. 11. Raoul Dufy, *Nature morte au violon, hommage à Bach*, 1952.

la Météorologie Nationale pour s'enquérir du climat idéal pour lui. La réponse des météorologues est sans appel : la région idéale serait celle de Forcalquier (Alpes de Haute-Provence). Il s'y installe aussitôt au Mas Chanu, grande bâtisse juchée sur une colline, d'où il peut admirer, assis dans son

fauteuil, un paysage lumineux, entre Lure et Lubéron, qu'encadrent deux élégants cyprès (5). C'est là que Dufy va reprendre ses thèmes sur la musique et les cargos. Issu d'une famille de musiciens, Dufy ressent l'envie de peindre une série d'hommages à de grands compositeurs, dont témoignent son *Hommage à Claude Debussy*, harmonie de jaunes et de mauves et cette *Nature morte au violon*, *hommage à Bach* aux subtiles dissonances

de bleus et de rouges submergées par des motifs floraux (Fig. 10 et 11).

Puis, au soir de sa vie, Dufy nous fait cadeau d'un ultime *Cargo noir* (Fig. 12), celui du Musée des Beaux-Arts de Lyon, le plus abouti : autour de la masse noire du cargo et de la fumée, constitué par un aplat noir entouré d'un halo éblouissant, une scène estivale aux couleurs chatoyantes, toute de gaieté. Selon



Fig. 12. Raoul Dufy, *Le Cargo noir*, 1952.



Fig. 13. Raoul Dufy vers la fin de sa vie, avec les doigts gonflés par sa polyarthrite et le visage bouffi par la cortisone.

l'artiste, « *le noir du bateau, à l'intérieur du trait qui le délimite, apparaît à l'œil beaucoup plus intense que celui qui l'entoure et qui est pourtant [...] un noir exactement de la même force* » [7]. S'il est tentant d'interpréter ce motif comme le pressentiment d'une fin prochaine, l'historienne Dora Perez-Tibi y voit surtout « *une zone de noir qui exprime, pour Dufy, l'éblouissement du soleil à son zénith. La couleur noire traduit la lumière absolue, tellement incandescente qu'elle semble avoir brûlé la toile même* » (in [7]). Ceci dans le droit fil de ces mots de Raoul Dufy à son ami Pierre Soulages : « *Toi, tu as compris ce qu'est la peinture à l'huile, à la fois la transparence et l'opacité. Beaucoup de tes camarades ne voient que l'opacité.* » (Rapporté dans

l'entretien qu'avait accordé Pierre Soulages à *l'Objet d'Art* en 2009 à l'occasion de la grande rétrospective organisée par le Centre Pompidou, in *Pierre Soulages, le Maître de l'outrenoir est mort*). Ce dernier *Cargo noir* clôture la vingtaine des *Cargos noirs*, dont une douzaine ont été inclus dans le legs de sa veuve au Musée d'Art Moderne de Paris en 1963 et déposés dans plusieurs musées : à Nantes, Perpignan, Douai, Caen, Roubaix, Sète, Cahors et Lyon.

Et c'est encore au Mas Chanu, au milieu de ses toiles et des échafaudages (il avait fait installer un ascenseur intérieur), que Dufy rencontre le journaliste Georges Reyer de *Paris Match* qui le décrit avec un faciès

cortisoné « joufflu comme un dieu de la joie avec son auréole neigeuse, sa grosse figure empourprée et la lumière bleue, d'un extraordinaire bleu turquoise, de ses yeux. Il revenait des États-Unis, il ne pouvait guère bouger encore. Mais la joie de soulever sa main crispée, d'étendre un peu ses doigts gourds, l'illuminait. » (6).

L'hémorragie digestive fatale...

La réalité était en fait bien plus grave. Jacques Lassaing (7) a décrit ses derniers moments : « Un dimanche de mars, profitant du premier beau jour de printemps, il veut se faire transporter en voiture dans la montagne de Lure distante de 27 kilomètres. Au retour, il ressent une fatigue subite ; à 5 heures du matin il veut se lever mais il défaille, il est terrassé par une crise cardiaque et il meurt en quelques instants. » Diagnostic qu'allait contredire le docteur Fauvert, qui écrivit, dans une lettre du 11 avril 1953 au docteur Homburger : « J'ai des informations supplémentaires sur la fin de notre ami Dufy, de la part du médecin qui l'a soigné à Forcalquier. Il apparaît qu'il présentait depuis quelques semaines des signes de sub-occlusion intestinale et soudain une hémorragie intestinale massive l'a enlevé en quelques heures. Il était évidemment loin de tout secours ». (3) Raoul Dufy aurait demandé, juste avant de mourir : « Qui a éteint la lumière ? »

Il est difficile de reconstituer avec certitude les dernières heures de Raoul Dufy. Cependant, si l'on en reste au diagnostic de sub-occlusion intestinale avec hémorragie intestinale massive, la question d'un accident médicamenteux se pose aussitôt. Certains ont voulu incriminer la cortisone, ce qui peut

surprendre compte tenu du faible risque hémorragique de cette molécule et d'autre part de la faible posologie ingérée durant ses derniers jours par Dufy. Nous souscrivons à la conviction du Dr Homberger qui, citant le Dr Fauvert, innocente la cortisone : « Je ne crois pas que la cortisone ait joué un rôle direct sur cette hémorragie digestive car Monsieur Dufy prenait seulement 35 mg par jour, réellement une faible dose ». Par contre, il faut se souvenir que Dufy prenait déjà en 1951, chaque jour, plusieurs « bufferins », autrement dit l'ancienne aspirine tamponnée volontiers commercialisée sous deux dosages, l'un à 325 mg et l'autre à 625 mg. Bien que l'on ne puisse être totalement affirmatif, on peut imaginer que Dufy continuait à prendre régulièrement de l'aspirine. Et donc, que la probabilité soit celle d'une hémorragie intestinale consécutive à la prise ancienne et à forte dose d'aspirine, sur un terrain dégradé par la polyarthrite et la prise de cortisone depuis deux ans.

Dufy a-t-il vraiment tiré profit de la cortisone ?

Nous partageons le point de vue exprimé par les Drs F. Homberger et C. D. Bonner selon lesquels la cortisone a rendu à l'artiste sa joie de vivre, ainsi qu'un net regain d'activité et de créativité, alors qu'il était préalablement confiné chez lui et invalide. Quoi qu'il en soit, l'immense peintre Raoul Dufy fait aussi partie de l'histoire de notre médecine, en recherche permanente du meilleur usage possible des thérapeutiques. Médecine et Art, même combat !

L'auteur remercie Jean Cardot †, François-Bernard Michel, Philippe Albou, Eliane Perbet, Marie-Hélène Queneau et Anne-Marie Saumet

Références

- [1] Claude Lamboley, *Raoul Dufy, L'ivresse des couleurs, une passion fatale ?* Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, Séance du 25 octobre 1999. In : *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 2000, Bull. 30, 243-254.
- [2] Claude Lamboley, *Deux rhumatisants au soleil du Midi : Renoir et Dufy*. Communication à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, Séance du 6 décembre 2010. In : *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 2010, 345-61.
- [3] F. Homburger, C.D. Bonner, *The treatment of Raoul Dufy's arthritis*. *N Engl J Med*, 1979, 301, 669- 673.
- [4] Dora Perez-Tibi - *Dufy*, Flammarion, 1989.
- [5] Bernard Nicolau, Correspondance inédite. Archives familiales.
- [6] Gérard Reyer, *Dans la chambre où il est mort, Raoul Dufy me livre son secret : la petite fille du Havre*, Paris Match, 1953, 211, 50-51.
- [7] Jean-François Lanier, *La leçon de plaisir de Raoul Dufy*, Connaissance des arts, HS n°382.
- [8] Jacques Lassaïgne, *Dufy. Étude biographique et critique*. Skira, Genève, 1954, 102.
- [9] Claude Lamboley, *À propos de la polyarthrite rhumatoïde de Raoul Dufy (1935-1953)*, Communication à l'Académie des sciences et lettres de Montpellier, séance du 11 février 2019. *Bulletin de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier*, 50, 2019.
- [10] Patrice Queneau, *Douleurs et représentation dans l'Art, La douleur transcendée par les artistes*, Communication à l'Académie des Beaux-Arts, Institut de France, le 7 novembre 2012.
- [11] Patrice Queneau, *La douleur transcendée par les artistes*, Préface de François-Bernard Michel, Glyphe, 2014.

Crédits photographiques

(*Raoul Dufy étant décédé en 1953, ses œuvres sont dans le domaine public*)

Fig. 1. Photo parue dans *Life Magazine*, le 12 décembre 1949.

Fig. 2. Raoul Dufy, *L'Arlequin*, 1943, Huile sur toile, 73 x 50 cm. Musée d'Art Moderne de la ville de Paris.
Crédit photographique : Eric Emo/Parisienne de Photographie.

Fig. 3 à 7. Photos tiré de l'article de Homburger et Bonner, 1979 (3). Ces dessins sont regroupés au *Ringling Museum*, Sarasota, Floride.

Fig. 8. Raoul Dufy *L'orchestre mexicain*, 1951, Huile sur toile, 51 x 66 cm. Centre Pompidou, Paris.
Domaine public, Crédit : Jean-François Tomasian - Réf. image : 4F00103 [2001 CX 0348]

Fig. 9. Raoul Dufy, *La Cortisone* (1951). Publicité médicale des laboratoires Roussel dans les années 70, collection privée.

Fig. 10. Raoul Dufy, *Hommage à Claude Debussy* (1952). Lithographie en couleurs sur vélin, 39,7 x 47,5 cm. Le Havre, Musée d'Art moderne André Malraux

Fig. 11. Raoul Dufy, *Nature morte au violon, hommage à Bach*, 1952, huile sur toile, 81 x 100 cm. Centre Pompidou, Paris. Crédit photographique : Jean-Claude Planchet, Réf. image : 4F16315 [1998 CX 0440]

Fig. 12. Raoul Dufy, *Le Cargo noir*, 1952, huile sur toile, 81 x 100 cm. Musée des Beaux-Arts de Lyon.

Fig. 13. Raoul Dufy vers la fin de sa vie, avec les doigts gonflés par sa polyarthrite et le visage bouffi par la cortisone. © Museum Associates / Los Angeles County Museum of Art (LACMA).